

## Le paysage de guerre dans le canton de Lassigny (Oise)

Philippe Boulanger

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/216>

ISSN : 1777-5434

**Éditeur**

Association des ruralistes français

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2001

ISSN : 1280-374X

**Référence électronique**

Philippe Boulanger, « Le paysage de guerre dans le canton de Lassigny (Oise) », *Ruralia* [En ligne], 08 | 2001, mis en ligne le 24 janvier 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/216>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# *Le paysage de guerre dans le canton de Lassigny (Oise)*

Philippe Boulanger

---

« Le front est là, cette limite immense, comme une côte ; il a son ressac, le canon, son écume, les fumées, ses fanaux et ses phares, les fusées (plus belles que les étoiles) ; il a ses albatros, ses mouettes, ses frégates : nos grands oiseaux frelons qui ronflent au ciel, et comme la mer enfin il a ses cimetières de marins, sur les falaises normandes ; j'en sais ici qui sont pareils. Cette guerre est une forme, une aspiration nouvelle dans la nature, qui est entrecroisement infini d'aspirations et de formes ; elle s'ajoute, s'ingère, elle ne dérange rien... »

Daniel Halévy<sup>1</sup>

- 1 En France, la Première Guerre mondiale, plus que la Seconde, bouleverse des paysages dans lesquels des hommes continuent de vivre. Pendant quatre années, une ligne de front de plusieurs dizaines de kilomètres de profondeur, étendue sur 750 kilomètres de la mer du Nord à la Suisse, devient une sorte de nouvelle frontière entre les nations armées, infranchissable et pourtant anéantie par la force déchaînée de l'artillerie et la volonté des hommes. « Cette guerre est une forme », écrit Daniel Halévy, « une aspiration nouvelle dans la nature, qui est entrecroisement infini d'aspirations et de formes ; elle s'ajoute, s'ingère, elle ne dérange rien [...] ». Or, cette nature, élément oublié de l'histoire, préserve dans son essence les traces du conflit plus longtemps encore que les mentalités secouées pour quelques générations par les séquelles d'un tel écrasement de violence. Nature déchirée, paysage déstructuré, topographie chaotique semblent caractériser un ordre nouveau de l'espace après la guerre. Encore aujourd'hui, le paysage de guerre traduit les degrés de violence des hommes et s'offre à nous comme le dernier « être » vivant de cette période, comme un lieu de mémoire constamment en mutation mais conservant

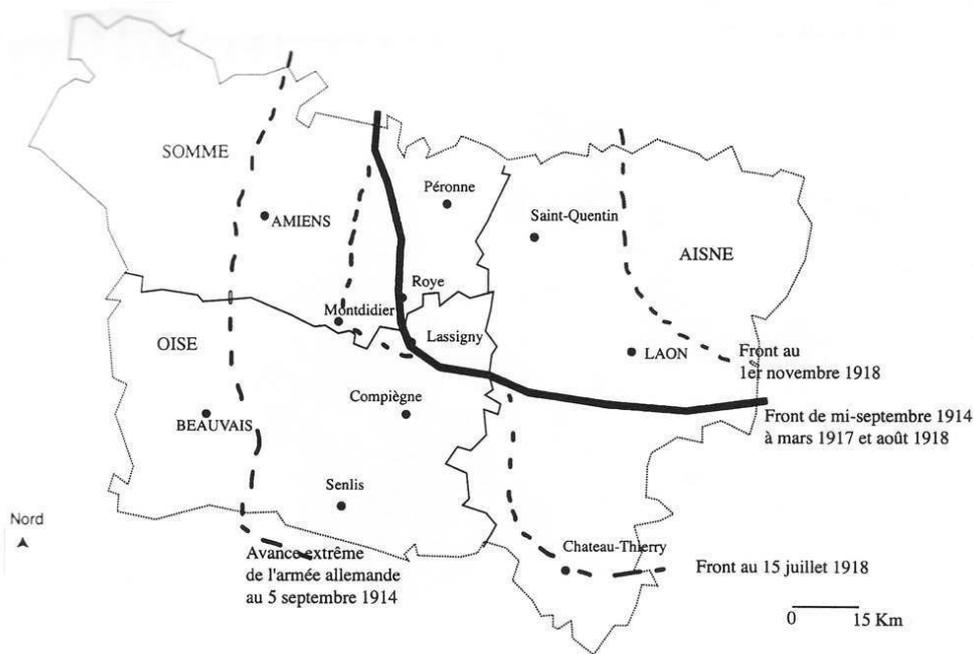
profondément les marques des combats. Par définition, il se révèle au travers de la perception des traces du conflit qu'il offre à l'observateur dans un espace donné. Il renvoie à la capacité de l'homme de façonner un espace par des forces qui conduisent à la destruction, puis à la reconstruction. Sans atteindre le même niveau d'intensité qu'à Verdun, les Éparges ou l'Argonne dans la Meuse (nord-ouest de la Lorraine), ces traces sont partout visibles à des degrés de perception divers dans le paysage du canton de Lassigny. Au nord-est du département de l'Oise, ce canton rural se situe au cœur du massif de la « Petite Suisse », ardemment convoité par les armées allemandes et françaises en raison de la disposition de ces collines offrant une position stratégique de choix pour contrôler le sud du plateau picard. De 1914 à 1917, puis de nouveau à partir du printemps 1918, cet espace, ordonné et rythmé par les travaux agricoles, se place, par le hasard des événements, dans une tourmente aux conséquences presque indélébiles. Quelles sont les inscriptions de la Première Guerre mondiale dans ce paysage rural en particulier, à l'écart des grandes offensives du front de l'Ouest ? L'approche de ce type de paysage conduit à s'interroger sur plusieurs notions, celle d'abord de l'espace du front dans lequel se sont déroulés les combats, celle ensuite des formes perceptibles de la guerre dans le paysage et, enfin, celle qui conduit à considérer ce dernier « être » vivant du conflit comme un patrimoine identitaire et culturel sous-estimé.

## Un espace de guerre instable

### La fixation de la ligne de front

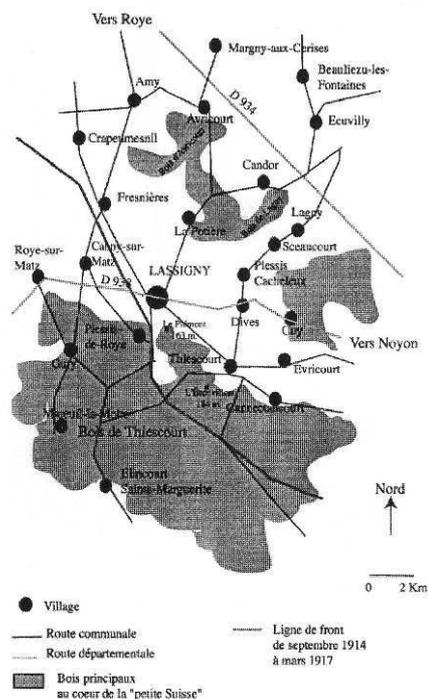
- 2 Il faut attendre plusieurs semaines pour voir se cristalliser la ligne de front proprement dite. Du 3 août jusqu'à la mi-septembre 1914, la guerre se caractérise par des mouvements divers des armées allemandes et alliées dans tout le nord et le nord-est de la France. Après la bataille de la Marne (5-12 septembre), l'armée du général Maunoury, qui constitue l'aile gauche de l'armée française sur la rive droite de l'Aisne et de l'Oise, reçoit pour objectif de contourner l'aile droite allemande dans le massif dit de « la Petite Suisse », au nord-est du département de l'Oise. L'opération échoue et les armées se font face tout en tentant de déborder l'adversaire, pour le prendre à revers, en direction du nord. Cette manœuvre de débordement conduit au changement d'orientation du front. Suivant un axe est-ouest de Belfort à Lassigny, le front s'étend désormais du sud au nord jusqu'à Arras, à partir de la « Petite Suisse » (document 1).

## Document 1. Le front de la guerre 1914-1918 en Picardie



- 3 La ligne de front se fixe ainsi à la mi-septembre 1914 au cœur de la Picardie, dans le canton de Lassigny, suivant un axe nord-ouest/sud-est, comme le présente le document 2. Elle apparaît au nord-ouest du canton par le bois de Loges, s'oriente vers Canny-sur-Matz en le contournant par l'est, pour traverser plus au sud Plessis-de-Roye, petit village à un kilomètre au sud du bourg de Lassigny. Elle coupe ensuite vers le sud-est le bois étendu de Thiescourt et quitte à l'est la circonscription cantonale au niveau du bois du Buisson aux Renards. En somme, elle se situe à l'extrémité nord de l'Île-de-France, au nord-est de l'Oise, à la limite de l'Aisne (à l'est) et de la Somme (au nord).

## Document 2. La ligne de front dans le canton de Lassigny d'octobre 1914 à mars 1917



- 4 L'installation du front dans cette partie de la Picardie est rendue favorable par la disposition du relief qui joue un rôle déterminant dans la tactique de l'armée française. Au milieu de la plaine picarde, vaste étendue favorable traditionnellement aux invasions, se dresse le massif de la « Petite Suisse » caractérisé par ses vallons et ses collines boisées. Il forme de fait un véritable obstacle naturel aux déplacements des armées et un atout pour des aménagements défensifs grâce à la présence de zones forestières importantes, comme le bois de Thiescourt en son centre, et de promontoires offrant des sites d'observation favorables. La butte de l'Écouvillon atteint 182 mètres d'altitude et celle du Plémont s'élève à 163 mètres. Ce massif de dimensions modestes, eu égard au massif de moyennes montagnes des Vosges sur lequel s'installe également la ligne de front, est considéré comme un site d'exception sur un plan tactique comme sur un plan stratégique, et devient un secteur militaire déterminant pour la poursuite de la guerre du côté français. Son relief permet des aménagements militaires de défense difficiles à créer dans la plaine picarde. Le site offre donc des avantages naturels et permet aux deux armées de s'installer solidement tant à la surface du sol que dans les anciennes galeries de mines qui accueillent de véritables casernements au cœur du dispositif militaire du front.
- 5 Le massif de la « Petite Suisse » apparaît donc comme un espace de guerre convoité et défendu par les deux armées avec acharnement. Après les combats meurtriers du 30 mars au 1<sup>er</sup> avril 1918, dont l'enjeu est la prise de la butte du Plémont par les Allemands, un officier français note la raison essentielle du sacrifice des régiments de la 77<sup>e</sup> division d'infanterie française : « Le massif de la Petite Suisse, en effet, est bien le dernier obstacle naturel, qui, sur la rive droite de l'Oise, couvre Compiègne et Paris. C'est là qu'il fallait arrêter l'ennemi »<sup>2</sup>.

- 6 À partir du mois d'octobre 1914, le front s'organise pour plusieurs années. Les armées françaises et allemandes s'enterrent dans des tranchées boueuses et des sites difficiles à préserver en bon état d'occupation sous un climat humide et dans une terre argileuse. Quotidiennement, les soldats effectuent des travaux d'aménagement et d'entretien de leurs positions respectives. Le secteur se révèle relativement calme, selon les rapports quotidiens des officiers français. Quelques attaques sont déclenchées dans les derniers mois de 1914 sans atteindre de véritable ampleur, comme celles de novembre provoquées par l'armée allemande, qui échouent. Elles tendent à prendre généralement un site précis et réunissent des moyens réduits. L'objectif étant d'améliorer les sites d'observation pour contrôler l'ennemi<sup>3</sup>. Mais ces attaques se manifestent essentiellement au début de la guerre de position qui s'installe dans l'ensemble du front en France. Les rapports des années 1915 à début 1917 mentionnent surtout les travaux d'aménagement de tranchées et commencent le plus souvent par « journée calme ». Par exemple, le rapport du 5 janvier 1917 de la 120<sup>e</sup> division d'infanterie française qui stationne provisoirement dans le canton de Lassigny précise « rien à signaler ». L'artillerie est peu active et effectue des tirs de réglage. Les troupes occupent leur temps à la « continuation des travaux en cours » et notamment à la remise en état des tranchées et boyaux endommagés par les bombardements et la pluie. On signale également des déplacements de trains du côté allemand, des « allées et venues de groupes allemands » ainsi que des tirs de mitrailleuses localisés<sup>4</sup>. Quelques « coups de main » sont aussi organisés au début 1917, dont la mission consiste tantôt à faire des prisonniers, tantôt à « nettoyer » certains abris. Mais ces opérations brèves réunissent une dizaine d'hommes sans atteindre une échelle étendue.
- 7 La ligne du front se renforce donc durant cette période de calme qui s'étend jusqu'au printemps 1917. Elle présente alors une disposition précise en termes d'aménagement militaire. De part et d'autre du *no man's land* qui s'étend sur 100 à 200 mètres de profondeur, chaque partie comprend trois positions, divisées elles-mêmes en trois lignes de tranchées. Du côté allemand, la première position se situe sur une ligne reliant le bois de Loges au bois du Buisson en traversant Plessis-de-Roye. La deuxième position s'installe deux à trois kilomètres en arrière, sur une ligne Amy (au nord-ouest du canton) à Évricourt (au sud-est). Elle est doublée d'une position protégeant surtout des villages destinée à faciliter les contre-attaques, organisée à Scaucourt, Lagny, Candor et Avricourt. Enfin, la troisième position se localise à l'est du canton, suivant un axe nord-ouest/sud-est lui-même organisé à l'est de la ville de Noyon. Du côté français, la première position suit l'orientation de la ligne de front allemande. Elle traverse Canny-sur-Matz, Plessis-de-Roye, le Haut-Bocage, L'Écouvillon, puis la montagne de Campello. La deuxième position se localise à cinq kilomètres vers l'ouest, suivant l'axe Élincourt-Marguerite, Mareuil-la-Motte, Gury, Roye-sur-Matz. La troisième s'installe en dehors des limites du canton et constitue la zone de repos des unités qui remontent de la première ligne. Elle se localise sur une ligne reliant Conchy-les-Pots, Orvillers-Sorel et Cuvilly à cinq ou sept kilomètres de la deuxième position. En somme, l'espace de guerre s'étend de part et d'autre du *no man's land* sur dix à quinze kilomètres de profondeur, soit une trentaine de kilomètres en comprenant les deux secteurs allemand et français.
- 8 Installée à la mi-septembre, la ligne de front demeure un espace de guerre établi jusqu'au printemps 1917. À partir de cette période, elle devient instable et l'enjeu d'affrontements plus âpres.

## L'instabilité de la ligne de front

- 9 À partir du 20 mars 1917, cet espace de guerre dans lequel les armées se sont durablement organisées change de localisation. En mars 1917, les troupes allemandes effectuent un repli jusqu'à la ligne Hindenburg située à 40 kilomètres vers l'est. Le canton de Lassigny cesse de devenir une position avancée dans la guerre. Dès la mi-mars, ce repli allemand débute à la surprise des patrouilles de reconnaissance françaises qui occupent les avant-postes allemands abandonnés<sup>5</sup>. Le 21 mars, la troisième armée française reçoit l'ordre de préparer l'occupation de la région abandonnée et de s'installer sur la ligne de la vallée de Bray-Saint-Christophe, canal Crozat, basse vallée de Concy<sup>6</sup>. Dans leur retraite, les troupes allemandes qui tendent à réduire la dimension de leur front, procèdent à des destructions importantes et à la tactique de la « terre brûlée ». Les villages de Guy, Lagny et Candor, entre autres, qui accueillaient les unités au repos et les postes de commandements, font l'objet de destructions systématiques, tout comme les champs d'arbres fruitiers, détruits à la dynamite. La remise en état n'attendra pas la fin de la guerre cependant. Dès le printemps 1917, les premiers travaux de remise en culture sont entrepris par des soldats tandis que des villageois commencent à revenir pour reconstruire leurs maisons dévastées. Cette période d'accalmie demeure néanmoins toute provisoire.
- 10 Un an plus tard, la ligne de front s'installe de nouveau dans le canton de Lassigny sur les mêmes lignes de tranchées, ou presque, que celles des années 1914-1917. Le 21 mars 1918, l'armée allemande lance une offensive décisive entre l'Oise et la Scarpe, précédée de violents bombardements. 37 divisions de l'armée Von Hutier bousculent les défenses françaises et britanniques. Elles franchissent le canal de Crozat le lendemain et menacent directement la ligne Noyon-Lassigny-Montdidier découverte. La route de l'Île-de-France est ainsi ouverte. Pour contrer l'avance allemande, plusieurs divisions françaises sont ramenées de toutes les parties du front (Champagne, Lorraine, Alsace, Flandre) et arrêtent le 5 avril l'avance allemande dans le massif de la « Petite Suisse », qui joue le même rôle défensif qu'en septembre 1914. L'armée du général Humbert oppose une résistante féroce et contrecarre tous les assauts allemands dans le bois de Thiescourt comme à la butte de Plémont (30 mars-1<sup>er</sup> avril). La division du général Pellé se distingue en particulier dans le village de Plessis-de-Roye, où des combats au corps à corps permettent de reprendre le terrain conquis par l'armée allemande. Pendant plusieurs semaines, les deux armées procèdent à de nouveaux aménagements militaires. On signale des « travaux allemands au nord et à l'est du Bois Impénétrable [nord-ouest de Lassigny]. L'ennemi semble vouloir relier nos anciennes premières lignes au sud de Canny-sur-Matz à ses anciennes premières lignes vers la Tour Rolland [position d'une mitrailleuse allemande au nord-ouest de Lassigny] avec la voie ferrée comme ligne de raccord ». « Une grande activité aérienne allemande » est aussi remarquée avec le passage de 24 appareils<sup>7</sup>.
- 11 Le canton de Lassigny devient pour la seconde fois un espace de guerre, à la différence qu'il se caractérise entre mars et août 1918 par des combats intenses, dus à la détermination des deux adversaires. Le 9 juin, une nouvelle offensive allemande est déclenchée pour réduire le saillant de Compiègne qui rend fragile l'avancée allemande au Chemin des Dames lancée le 27 mai. Elle doit enfoncer les lignes françaises entre Montdidier et Noyon pour se diriger vers Compiègne, située au sud de Lassigny. L'avance

allemande reste lente malgré une violente préparation d'artillerie et la concentration de treize divisions dans cette opération. Dans le secteur de Lassigny, elle se heurte à la résistance des cuirassiers à pied. La butte du Plémont est ainsi occupée après quatorze assauts allemands. La première position française se retire derrière la deuxième, puis quitte ce secteur, après de violents bombardements et l'attaque des tanks allemands. Le massif de la « Petite Suisse » entre dans la zone allemande dès le 10 juin tandis que la ligne de front se fixe provisoirement à dix kilomètres au nord de Compiègne, au niveau du ruisseau du Matz, à l'extrémité sud du canton.

- 12 À partir d'août 1918, le massif de la « Petite Suisse » devient de nouveau un champ de bataille. Le 9 août, est lancée une offensive française face à des troupes allemandes épuisées, permettant de dégager la ville de Compiègne et d'enfoncer les lignes allemandes. Le 11 août, le massif de Thiescourt est repris après avoir été contourné à l'ouest par la 70<sup>e</sup> division<sup>8</sup>. Le 15 août, l'armée de Humbert se situe à quelques centaines de mètres de Lassigny tandis que les Allemands réoccupent pour la deuxième fois leurs tranchées de 1914<sup>9</sup>. Le 21 août, la butte du Plémont est reprise ; le 22, Lassigny est occupé tandis que l'armée allemande bat en retraite jusqu'à la ligne Hindenburg. Le 27 août, trois divisions poursuivent leur manœuvre et libèrent, village par village, le terrain occupé par les dernières unités allemandes couvrant la retraite de leur armée<sup>10</sup>. À la fin du mois d'août, le canton de Lassigny paraît définitivement libéré. Il cesse de devenir un espace de guerre, un glacis militaire après presque quatre ans de face à face. Le bilan des destructions peut débiter et fait alors apparaître l'impact des affrontements et les conséquences de la présence irrégulière de la ligne de front.

## L'ampleur des dévastations en 1918

- 13 Le bilan matériel et humain de la guerre dans le nord-est de l'Oise révèle l'ampleur de la guerre. Le canton de Lassigny s'est trouvé au cœur de la ligne de front d'octobre 1914 à mars 1917, en mars et avril 1918, puis en août 1918. Cette partie de la Picardie a été à la fois victime des bombardements d'artillerie et de l'aménagement militaire de chaque camp (réseaux de tranchées), mais aussi des pillages et des destructions volontaires des maisons et des cultures lors de la retraite allemande de mars 1917 et d'août 1918. Elle appartient au secteur du département de l'Oise le plus touché par les destructions issues de la guerre.
- 14 Les 23 communes du canton sont endommagées voire totalement détruites (habitations et zones de culture). Les villages situés au cœur de la ligne de front sont totalement dévastés, comme Plessie-de-Roye. D'autres villages ont subi les passages des troupes tantôt allemandes tantôt françaises, comme Candor, Plesnières, Plessis-Cacheleux, Thiescourt, Guy, où parfois seules les caves peuvent encore abriter les habitants de retour dans les restes de leurs maisons. Les dommages agricoles amputent toutes les activités traditionnelles dans ce canton rural. Les zones de culture doivent être remises en état. Dans l'Oise, on estime que 162 781 hectares doivent être reconstitués, soit un tiers de la surface totale du département, et sans doute une grande partie de la surface du canton de Lassigny. 2 403 kilomètres de routes et 288 ouvrages d'art sont à réaménager<sup>11</sup>. Onze millions de mètres carrés de fils de fer barbelés sont à enlever, presque dix millions de mètres cubes de tranchées à combler<sup>12</sup>. Selon Hugh Clout, le nombre des exploitations et établissements privés touchés par la guerre dans le département s'élève à 8 900 unités complètement détruites, 4 661 gravement détruites et 22 700 partiellement détruites<sup>13</sup>.

Les cantons situés sur la ligne de front appartiennent au secteur le plus touché et présentent un paysage lunaire, ne laissant apparaître aucune maison en état. Les destructions peuvent atteindre jusqu'à 90 % des maisons. La guerre a suscité aussi le déplacement de la population qui n'a pas systématiquement rejoint sa commune d'origine après la guerre. En novembre 1918, 300 000 habitants sont recensés dans l'Oise contre 411 000 en 1911, soit une perte de 27 %. On peut considérer que cette dernière proportion est en-deçà de la réalité quant au canton de Lassigny, entièrement évacué, puis bénéficiant d'une politique de reconstruction importante.

- 15 Les dégâts humains et matériels sont considérables et l'œuvre de reconstruction entreprise dans l'Entre-deux-guerres, comme l'a montré Hugh Clout, doit permettre de reconstituer la vie rurale d'avant-guerre. Que reste-t-il aujourd'hui des traces des hostilités dans le paysage ? La reconstruction a-t-elle été totale au point que les marques de l'acharnement des combats dans cette partie du front aient complètement disparu ?

## Les inscriptions de la guerre dans le paysage

- 16 Les inscriptions de la guerre dans le paysage du canton de Lassigny témoignent des combats acharnés qui s'y sont déroulés. Entonnoirs recouverts par la végétation, boyaux et tranchées à peine visibles, habitations en ruines en sont les derniers éléments vivants. Ces éléments apparaissent discrètement toutefois au visiteur non averti, car les efforts de reconstruction effectués depuis 80 ans tendent à effacer progressivement une topographie jadis chaotique. « Un champ de bataille, écrivait Julien Gracq <sup>14</sup>, revisité vingt ou trente ans après la guerre relègue l'événement qui l'a marqué dans un plus-que-passé, un irréel passé qui demanderait pour le signifier un temps inédit du verbe, tout comme le grenier de l'enfance plein de toiles d'araignée [...] garde pour nous les traces non pas d'une étape de la croissance, mais d'un état biologique autre et d'un cycle vital clos ». L'univers de la guerre au quotidien s'éloignerait bel et bien de nous si le paysage ne devenait un lieu de mémoire à part entière, dont il faut déchiffrer la signification. La force des destructions dans l'espace, encore visibles en plusieurs sites du front, ne suffit cependant pas à figer le paysage de guerre de manière définitive. Les inscriptions de la violence s'effacent lentement avec le processus d'érosion de la nature ou par l'action de l'homme. « Rien du mode de vie étrange, poursuit Julien Gracq, expérimenté un moment dans ces lieux de violence élémentaire n'éveille plus en nous le mouvement familier qui en rouvrirait l'accès au souvenir : chemins et haies, fermes, canaux, ponceaux, écluses, regagnent l'anonymat des signes conventionnels d'une carte d'État-major ». Quelles sont aujourd'hui ces inscriptions dans le paysage ? Que reste-t-il de cette « violence élémentaire » dans cet espace de guerre ?

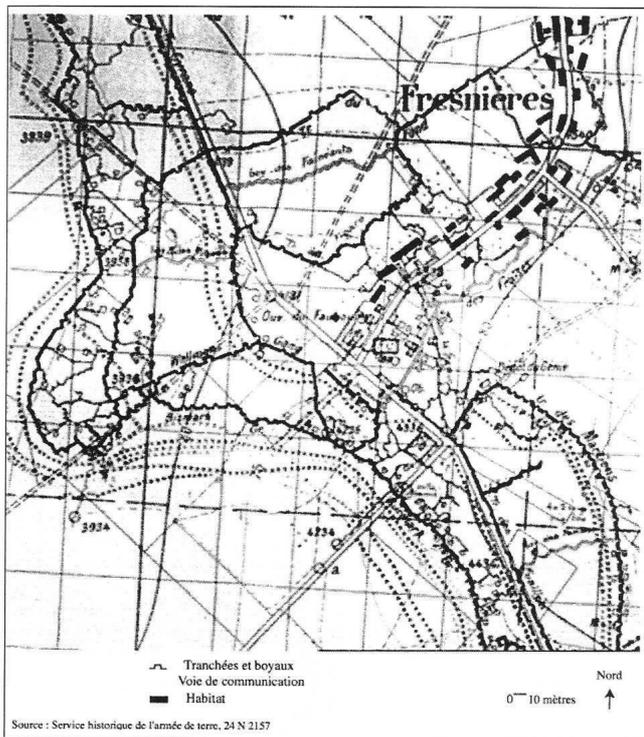
## La nouvelle identité des maisons et des villages picards

- 17 La première forme de cette violence dans le paysage apparaît incontestablement dans la disposition du village et l'architecture des maisons. Entre autres géographes, Vidal de la Blache, avant la guerre, avait mis en évidence l'aspect original et spécifique de l'habitat rural en Picardie <sup>15</sup>. Sur le plateau picard comme dans la « Petite Suisse », l'habitat demeure groupé à l'exception de quelques grandes fermes et de hameaux isolés. Les villages, dont les noms se terminent souvent en « court », révélant leur origine agricole, sont nombreux (Thiescourt, Caneccourt, etc.), distants les uns des autres de deux ou

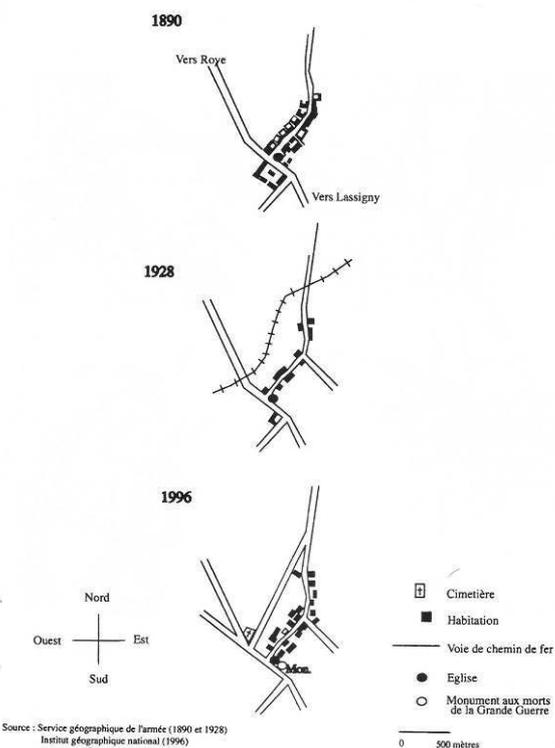
trois kilomètres, organisés autour du bourg de Lassigny dont le nombre d'habitants dépasse le millier. S'étendant tout en longueur à partir de l'axe central que constitue la rue, ils forment des villages-rues aérés et composés d'exploitations de tailles différentes. La ferme agricole présente une disposition traditionnelle qui témoigne d'une adaptation aux rigueurs de l'hiver. Elle comprend un ensemble de bâtiments (habitation, écurie, étable, grange, bergerie, colombier, poulailler) organisés autour d'une cour carrée et fermée. Seule la grange est apparente depuis la rue tandis que la maison se situe face à l'imposante porte d'entrée de la ferme.

- 18 Lorsque la guerre s'achève dans le canton de Lassigny, presque tous les villages sont arasés par la violence des combats et demandent une reconstruction. Comme dans d'autres régions touchées par la guerre, ces reconstructions ne reproduisent pas exactement le village d'autrefois et s'inspirent de nouveaux modèles d'aménagement. Les raisons en sont diverses : l'application des conditions d'hygiène (ouverture vers l'extérieur pour accroître la luminosité intérieure, remplacement du torchis sur les façades), le dépeuplement provisoire au début de l'Entre-deux-guerres, l'influence des plans d'urbanisme permettant la mise en place de trottoirs et d'une place dégagée devant la mairie ou l'école. L'évolution du village de Fresnières situé dans le nord-ouest du canton constitue un exemple significatif de ces mutations. Celui-ci présente cette originalité d'être localisé sur la première ligne allemande de 1914 à 1917, aux abords de la route Roye-Lassigny. Cerné dans sa partie sud par un lacs de tranchées et boyaux, protégé par plusieurs couvertures de fils barbelés, Fresnières est un des bastions de défense allemands qui font face aux lignes françaises installées dans le bois des Loges, à 300 mètres. Une carte d'état-major française de janvier 1917 (document 3) illustre l'importance de ces aménagements militaires qui sont la cible régulière de l'artillerie française. Fresnières n'est occupé qu'après le repli des Allemands en mars 1917 et sort bouleversé de trois années de guerre. D'après la carte du Service géographique de l'armée de 1890 (document 4), le village apparaît de taille modeste, étendu tout en longueur de part et d'autre de la rue. La disposition de l'habitat conduit à observer sa vocation essentiellement agricole car le village est composé principalement de fermes à cours carrées. Après la destruction totale du village de 1914 à 1917, Fresnières s'est dépeuplé et semble avoir perdu l'essence même de son organisation collective. En 1928, il comprend seulement une dizaine d'habitations dispersées, à une époque où la reconstruction est entamée depuis dix ans.

Document 3. L'aménagement de la première ligne de tranchées allemandes au sud de Fresnières en janvier 1917



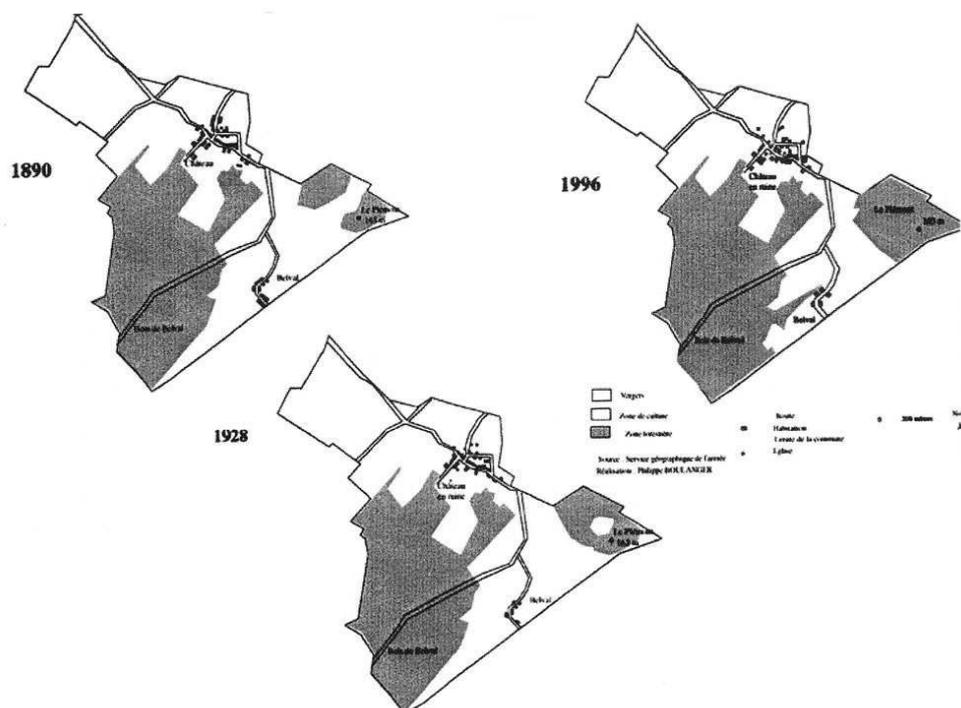
Document 4. Le village de Fresnières de 1890 à 1996



- 19 Aujourd'hui, Fresnières recense cent habitants et s'est rebâti progressivement depuis les années 1950, en faisant apparaître des mutations majeures. Tout d'abord, tous les emplacements ne sont pas encore réoccupés, laissant ainsi apparaître des interstices de verdure entre deux maisons et, parfois, une ancienne cave à ciel ouvert de deux à trois mètres de profondeur. L'architecture des maisons et celle du village sortent bouleversées de la guerre. Les grandes fermes sont en effet reléguées, pour la quasi totalité, aux périphéries du village. Les maisons individuelles, de taille restreinte car fort coûteuses dans l'après-guerre pour des familles de réfugiés, se sont développées. Elles comprennent un petit jardin sur la rue, un portail et une clôture. Elles ont perdu leur vocation agricole, comme en témoignent leur taille modeste, les matériaux de construction utilisés et le style architectural inspiré du courant dominant dans les années 1920 et 1930. Le trottoir a conquis l'espace public devant les façades des habitations comprenant désormais plusieurs ouvertures. La présence de styles des années 1970-1990 conduit à imaginer aussi que l'occupation d'espaces non reconstruits entre 1918 et 1940 continue de s'effectuer par des péri-urbains à la recherche d'un cadre de confort rural.
- 20 Les bâtiments collectifs ne sont pas épargnés. L'église détruite est reconstruite en 1929 et 1930 à l'emplacement originel. Le recours à l'architecte Prêtre confirme la volonté des habitants de rebâtir le village dans son état d'avant-guerre comme en témoigne le style néo-roman du bâtiment religieux. Seul l'ancien cimetière laisse supposer, aux abords de la nouvelle église, l'ampleur des dégâts. Quelques dalles de granit abandonnées dans un terrain défriché et non occupé, ainsi qu'une topographie laissant deviner l'emplacement des tranchées, font supposer qu'un nouveau cimetière a été aménagé sur un autre site, précisément à la périphérie ouest du village. La mairie et l'école communale affichent, en revanche, un tout autre style, nettement influencé par l'art nouveau. Un bâtiment fondé en 1890 et reconstruit en 1926 rassemble ces deux institutions et confirme tout à la fois l'importance des destructions et les efforts de la reconstruction. En somme, la guerre a dévasté entièrement le village mais a suscité un aménagement créant un dégagement et une aération inconnus dans le passé, tant par la recherche d'un nouveau confort que dans la disposition des maisons devenues résidentielles. En cela, ce village est révélateur des nouveaux genres de vie des habitants de l'Entre-deux-guerres, ne laissant pas de traces significatives de la guerre, sinon par l'ancien emplacement du cimetière.
- 21 Tout autre est le village de Plessis-de-Roye (appelé jadis Plessier-de-Roye), situé à faible distance au sud de Lassigny. La première ligne française s'y dresse de 1914 à 1917, puis de nouveau en mars-avril 1918 où l'armée allemande s'élance de Lassigny pour le conquérir. Le village sort de la guerre en grande partie détruit (document 5). L'église, le château cerné de douves, la mairie comme les maisons sont dévastés. À la différence de Fresnières, Plessis-de-Roye se reconstruit presque entièrement, donnant l'impression d'un ensemble cohérent. Sa recomposition sur le site originel, nettoyé des obus et ferrailles, contrairement à d'autres types de reconstruction en Lorraine, exprime ainsi l'attachement profond des habitants à leurs maisons et à leurs terres. Il comprend même aujourd'hui de nouveaux habitants issus de la ville, qui construisent dans les derniers espaces libres. Si de nouveaux matériaux de construction sont utilisés, le style de la ferme à cour carrée reste dominant et constitue l'essentiel des habitations d'après-guerre. Une fois de plus, s'exprime la volonté de reproduire le village d'autrefois le long de l'axe central. Seuls le château et l'église laissent supposer qu'un paysage de guerre, lunaire et chaotique, a pu caractériser le site autrefois. Le premier reste dans son état de 1918. Ne demeurent que les douves, une partie du grand portail et quelques façades criblées par

des éclats d'obus, d'un ensemble dont on suppose les proportions importantes. L'église n'est rebâtie qu'en partie mais dans le style originel, dénué de toute innovation. L'ancien porche en pierre de taille, épargné, ouvre sur des ruines appartenant à la nef détruite. Seule la partie de la nef proche du chœur a été reconstruite, probablement avec des matériaux récupérés.

#### Document 5. La commune de Plessis-de-Roye



- 22 Si à Plessis-de-Roye et à Fresnières les inscriptions de la guerre restent discrètes, d'autres éléments témoignent au contraire d'un esprit d'inventivité qui se perçoit dans tous les villages détruits totalement ou partiellement. Les matériaux des bâtiments ont évolué. Le toit de chaume, le torchis recouvrant les façades sont remplacés par des matériaux moins coûteux et facilement exploitables. La brique et la tuile plate, fabriquées désormais mécaniquement, deviennent la base de la reconstruction et créent une unité visuelle nouvelle dans le village. Seuls quelques quartiers d'habitations ont préservé leurs caractères originels et laissent supposer qu'ils ont été épargnés par la guerre. À Cannectancourt, certaines maisons présentent cette spécificité au côté des nouvelles constructions de briques ou, plus contemporaines, en béton. Dans de rares cas, la pierre de taille, provenant des carrières alentour, se mélange avec la brique. Des façades de fermes à cour carrée se composent ainsi d'une base en brique complétée par des parties en pierre de taille. Ce genre de témoignages de la guerre et de la reconstruction se retrouve dans les villages situés à l'arrière de l'ancienne première ligne allemande. Enfin, il faut aussi souligner l'existence de maisons en bois, composées d'un toit de tôles, contemporaines de la reconstruction, et destinées à accueillir les premiers réfugiés<sup>16</sup>. Établies avec l'aide des différents services de la reconstruction, qu'ils soient français, britanniques ou américains, ces maisons sont de taille restreinte, de forme carrée et limitées au rez-de-chaussée (document 6). Elles se composent d'un jardin potager, d'une fenêtre sur chaque face et d'une seule entrée. Leur style se retrouve avec différentes

variantes (en tôle ondulée par exemple) dans toute la Picardie touchée par la guerre. Ces maisons ont pratiquement disparu dans le canton de Lassigny. Seul un cas, à la périphérie de Lassigny, demeure dans un bon état d'entretien extérieur. Elle confirme l'aménagement de différents quartiers de ce type de maisons dans le bourg, qui n'ont pas résisté aux constructions en brique.

- 23 Les inscriptions de la guerre se montrent discrètes dans le canton de Lassigny. Seules les innovations introduites par la reconstruction laissent supposer au premier abord l'ampleur des dévastations. Thiescourt, Lassigny, Canny-sur-Matz, entre autres exemples, présentent l'originalité d'une reconstruction inspirée du style art nouveau, propre aux années vingt pour tous les établissements publics (mairie, école, église) (document 8). Si, dans l'ensemble, le village picard préserve sa cohérence dans l'organisation des maisons à partir de l'axe central, il ne donne plus cette impression d'unité traditionnelle. Les fermes à cour carrée ne constituent plus les constructions dominantes, laissant supposer que les activités humaines comme les genres de vie sortent à leur tour bouleversés de quatre ans de guerre.

## Les nouvelles activités rurales

- 24 À la veille de la guerre, le canton rural de Lassigny rassemble essentiellement des activités agricoles et industrielles. La population vit d'abord de l'exploitation agricole, en partie fondée sur la culture de la betterave et des céréales, ainsi que sur l'élevage bovin et ovin. Toutes les tailles d'exploitations sont d'ailleurs représentées. 17,6 % d'entre elles comprennent une superficie de 1 à 10 hectares, 24,7 % de 10 à 40 hectares, 57,7 % de plus de 40 hectares. Les grandes exploitations se situent surtout dans l'ouest du canton, c'est-à-dire sur le plateau picard où domine l'*openfield*. Dans le massif de la « Petite Suisse », au relief plus vallonné et élevé, les exploitations agricoles sont moins nombreuses, consacrées surtout à l'élevage et à l'exploitation forestière de hêtres et de peupliers. L'activité industrielle, elle aussi présente dans le canton, est orientée surtout vers l'exploitation de la pierre de taille. Plusieurs mines et carrières sont en activité à la veille de la guerre, comme celles situées à l'est de Gury et à l'ouest de Thiescourt.
- 25 Au lendemain de la guerre, plusieurs mutations interviennent dans l'activité socio-économique du canton. L'emplacement de la ligne de front conduit d'abord au nouvel aménagement des terres dévastées, marquées de trous d'obus ou contenant encore plusieurs explosifs intacts. Dans la quasi-totalité de l'espace de guerre, ces terres sont remises en culture grâce aux efforts des différents services de reconstruction dans l'Entre-deux-guerres. En effet, les travaux de désobusage et de déblaiement des ferrailles s'achèvent au début des années 1930 au point que les zones dites rouges, c'est-à-dire reconnues depuis 1919 comme inconstructibles, sont relativement rares dans le paysage<sup>17</sup>. Pourtant, différentes parcelles de terres cultivées avant 1914 font apparaître les séquelles des hostilités. Au nord-est de Canny-sur-Matz, les inscriptions de la guerre demeurent encore intactes et relatent la violence des combats de première ligne. Étendue à plusieurs hectares à la périphérie du finage, la zone non restructurable est devenue soit une aire de pacage pour des bovins empruntant dans le pré le tracé des tranchées, soit une aire interdite au public et destinée à l'exploitation forestière. Ce phénomène n'est pas propre à cette partie du front. Dans d'autres secteurs, comme dans le canton de Blâmont en Meurthe-et-Moselle, la zone rouge est reconvertie en domaine forestier, sous contrôle de l'Office national des forêts, dans la mesure où toute exploitation agricole

susciterait des travaux d'aménagement coûteux et dangereux. L'extension de la forêt, de hêtres ou de peupliers, concerne surtout les secteurs marqués par l'acharnement des combats. La butte du Plémont (163 mètres d'altitude), consacrée pour moitié à la forêt affouagère et pour l'autre au pacage des bêtes avant 1914, devient un site militaire de choix. Elle permet de contrôler les mouvements des armées sur le plateau picard, à l'Ouest, ou venant de Noyon vers l'Est. Armées françaises et allemandes s'acharnent à occuper ou à réoccuper ce site important par des assauts successifs. La butte ressemble en 1918 à un paysage lunaire, entièrement dévasté, où s'élèvent de rares troncs d'arbres. Aujourd'hui, plus qu'ailleurs peut-être, les marques de la guerre n'ont toujours pas été effacées. Les côtes restent creusées par des centaines de trous d'obus, à peine comblés par les nouvelles couches d'humus, tandis que le sommet laisse apparaître encore l'organisation défensive extérieure et souterraine. Compte tenu du degré de dévastation, le domaine du Plémont, destiné uniquement à l'exploitation forestière (document 5), est géré aujourd'hui par l'Office national des forêts.

- 26 Néanmoins, dans l'ensemble, les terres anciennement agricoles sont remises en état, tout en étant réorganisées par un programme de remembrement à partir de 1919. À Fresnières, par exemple, les champs situés soit dans le *no man's land*, soit sur les premières lignes allemandes, ne présentent aucune trace précise de la guerre (document 9). Trous d'obus, tranchées et boyaux ont été comblés, piquets et fils de barbelés ont été retirés au point de ne rien laisser supposer de la guerre. Moins important sur un plan matériel, bien que l'événement ait eu un grand retentissement moral après le repli de l'armée allemande en mars 1917, la destruction à la dynamite des arbres fruitiers de Canny-sur-Matz n'est plus perceptible aujourd'hui. Les arbres remplacés dès l'après-guerre, ne rendent aucunement compte de l'ampleur des destructions matérielles à proximité de la ligne de front.
- 27 Si les activités agricoles ont permis de réinvestir la quasi-totalité de l'espace de guerre, il en va tout autrement des autres activités économiques, et en particulier de l'exploitation des carrières. À la veille de la guerre, les versants des collines de la « Petite Suisse » sont exploités pour la pierre de taille de qualité et recouvrent des réseaux de galeries souterraines. Dans la plupart des cas, ces galeries ont accueilli des soldats des deux camps, transformées en cantonnement militaire et en lieu de vie pour soldats de première ligne. Les galeries dites des Chauffours, situées dans la commune de Thiescourt, représentent l'un des témoignages de cette vie souterraine, où le passage des soldats français est révélé par des sculptures et dessins sur pierre de grande qualité<sup>18</sup>. Ces exploitations à ciel ouvert ou souterraines sont l'objet de destruction systématique à un moment donné de la guerre. À la fin des années 1920, toutes ou presque sont fermées, puisque les galeries sont en partie effondrées par le poids des bombardements ou par destruction volontaire lors du repli des Allemands. En outre, la pierre de taille devient difficilement exploitable. Les tailleurs de pierre se font rares, même si une main-d'œuvre jeune et provenant du sud de la Loire émigre en Picardie pour trouver un premier travail dès le début des années 1920<sup>19</sup>. L'exploitation devient aussi onéreuse dans un contexte où les réfugiés sont dénués de tout bien et richesse, où les indemnités de guerre versées par l'État tardent à venir. Un autre matériau moins coûteux et plus facile d'exploitation s'impose alors : la brique. Dans toute la Picardie touchée par la guerre, différentes briqueteries sont créées et produisent quantité de briques destinées aux bâtiments, publics ou privés. Celle de Suzoy, dans le canton de Noyon, semble avoir participé directement à la reconstruction des villages dans le canton de Lassigny.

- 28 Enfin, un autre domaine économique évolue dans l'Entre-deux-guerres. Les transports, et notamment les transports ferroviaires, semblent perdre une position déterminante dans le canton. Un réseau de lignes secondaires traverse encore en 1928 la plupart des villages, reliant Montdidier à Noyon par Lassigny, l'aérodrome de Roye-Amy à Canny-sur-Matz par Fresnières<sup>20</sup>. Ces voies ferrées semblent avoir été construites non pas à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, (la carte du Service géographique de l'armée de 1890 ne les mentionne pas), mais par l'armée française afin de ravitailler au mieux les troupes de première ligne. Elles se seraient étendues avec l'avance de l'armée française soit après le premier repli allemand de mars 1917, soit à partir d'août 1918. Dans les années 1930, les réseaux secondaires, trop coûteux d'entretien malgré un rôle socio-économique important en milieu rural, sont démantelés et remplacés par des chemins vicinaux. Cette évolution apparaît nettement à Fresnières où la voie ferrée est devenue une nouvelle route bitumée. Seules les traverses de chemin de fer, utilisées comme piquets de clôture par les propriétaires voisins, témoignent de l'existence de cet ancien mode de transport. La disparition de ces réseaux secondaires suppose une évolution des échanges entre villages du canton dont il apparaît bien difficile de mesurer les conséquences socio-économiques. Tout juste est-il possible de souligner la disparition, une fois de plus, des inscriptions de la guerre qui ne renvoient pas, dans ce dernier cas, à la destruction.
- 29 Si les marques de la guerre tendent à s'effacer dans le paysage, il en existe d'autres dont la vocation consiste justement à en entretenir le souvenir, sous des formes diverses et volontaires. Quels sont les lieux de mémoire dans le paysage du canton de Lassigny ?

### Les lieux de mémoire de la guerre dans le paysage

- 30 Les lieux de mémoire de la guerre dans le paysage se définissent comme les manifestations volontaires de conserver le souvenir des combats et des destructions de la part des associations ou des collectivités locales. Dans le canton de Lassigny, trois types de lieux peuvent être distingués nettement et sont liés étroitement par leur fonction dans l'espace.
- 31 Existents d'abord les cimetières militaires français et allemands qui sont situés le plus souvent à la périphérie des villages. La discrétion de leur emplacement est liée à la faible information présentée aux visiteurs pour les retrouver, à l'exception des cimetières allemands, indiqués par plusieurs panneaux au bord des routes. Deux cimetières sont aménagés dans le canton, dont un rassemble des tombes des deux armées. Le plus important est manifestement celui de Thiescourt comprenant 2 359 sépultures, dont 1 095 allemandes<sup>21</sup>. Celles-ci se présentent sous la forme de plaques de granit gravées des noms des soldats, dressées à la verticale et alignées soigneusement. Elles appartiennent à des soldats morts entre 1914 et 1916 et semblent correspondre à la partie la plus ancienne de ce cimetière à laquelle sont intégrées des tombes de soldats français morts surtout lors de la contre-offensive d'août 1918<sup>22</sup>. Un deuxième cimetière allemand se localise à Lassigny et se distingue du précédent tant par le nombre des soldats enterrés (1 777 hommes) que par l'époque des inhumations (surtout juillet-août 1918) et la sobriété des croix noires, de taille modeste et difficilement alignées. Les cimetières militaires appartiennent bel et bien aux lieux de mémoire de la guerre dans le paysage. Ils signalent directement non seulement la présence d'anciens combats à l'emplacement du front, mais aussi la dimension humaine de la guerre.

- 32 Un deuxième type de lieux de mémoire se rencontre fréquemment sur les bords des routes par les monuments dédiés au sacrifice des armées françaises. Huit sont installés à l'emplacement de la ligne de front. La présence de monuments français apparaît particulièrement riche de signification tant sur la guerre que sur l'après-guerre. D'abord, ceux-ci ne relatent que les faits d'armes français, les monuments allemands étant inexistant dans le canton comme dans d'autres parties du front en France. Ils pourraient appartenir, selon la classification établie par Antoine Prost, à la catégorie des monuments dits civiques<sup>23</sup>. Ils sont dépouillés de signes patriotiques ou pacifistes et tendent à rappeler un moment déterminant de la guerre sur le front. Deuxièmement, ces monuments se caractérisent par la diversité des formes et des tailles. Celui de Canny-sur-Matz correspond au modèle le plus diffusé. Il se présente sous la forme d'un obélisque en granit de 1,50 mètre de haut environ (document 7). Un casque de poilu sculpté surmonte ce monument sur lequel se lit une inscription en rapport avec le fait d'armes. Celle-ci, gravée puis peinte à la peinture d'or, est illisible, du fait de l'érosion. Celui de Fresnières se présente sous la forme d'un vaste monument de 4 mètres de hauteur, en forme de croix imposante, auquel sont associés les noms des soldats morts de la commune. Celui de Plémont se compose d'une stèle de granit sobre sur laquelle est apposée une plaque de marbre rappelant le sacrifice du 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied devant les quatorze assauts du 9 juin 1918. Troisièmement, une dernière expression singularise ces monuments, qui ne se retrouve pas dans d'autres parties du front en France. Le style de l'apostrophe employée sur les plaques interpelle directement le visiteur et accentue le sens donné par le monument dans l'espace. « Passant souviens-toi » est-il écrit sur la plaque de marbre du monument de Plémont, « Ils sont là fauchés par la mort au cours d'une ardente défense. Ô passants, envie leur sort. Ils ont régénéré la France » peut-on lire sur le monument en granit de la forêt de Thiescourt. Les huit monuments aux morts recensés dans le canton de Lassigny se localisent tous sur l'ancienne ligne de front et témoignent de l'effort de mémoire des combats acharnés dans le paysage.
- 33 Enfin, un dernier lieu de mémoire, plus rare, se rencontre au travers des ruines des bâtiments collectifs. Ces pierres sorties de terre témoignent de la présence des violents combats directement dans le paysage. Ils semblent laissés dans l'état de 1918 comme pour manifester volontairement l'action des hommes. Se rencontre parfois une plaque commémorative expliquant la présence de ces ruines. À Plessis-de-Roye, une partie des restes de l'église détruite demeure à côté de la nouvelle construction (document 11). Deux plaques de marbre érodées sont posées sur l'une des façades donnant sur une nef en plein air. La première mentionne que « ces deux piliers de la porte s'ouvrent sur le cœur de la France en mars-avril 1918 avec la division Berlot. Le 56<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de Driant commandant Hermet en tête comme au bois des Caures A TENU. Honneurs aux braves et paix aux morts ». La seconde fait référence aux combats du 30 mars 1918. À l'écart, gisent les ruines du château, dont on peut imaginer l'importance des proportions par les restes des façades. Oubliées, elles n'ont bénéficié d'aucun travail d'aménagement apparent, témoignant ainsi de l'abandon d'un site probablement riche d'activités par le passé. De fait, seules les ruines de l'église et du château de Plessis-de-Roye dans le canton s'imposent comme un véritable lieu de mémoire des combats de la guerre (document 10). Dans les autres villages du canton, les ruines des églises, des mairies ou des écoles ont totalement disparu pour laisser place à de nouvelles constructions.

## Un patrimoine mis en valeur ?

### Un contexte peu favorable à sa mise en valeur

- 34 Depuis les années 1980, les notions de lieux de mémoire et de patrimoine ont pris un sens accru au sein de notre société. Un certain nombre de sites ont bénéficié d'un aménagement particulier afin de répondre à une demande plus forte que par le passé d'entretenir la culture et l'histoire locales. Dans ce cadre, l'histoire de la Première Guerre mondiale en Picardie devient un centre d'intérêt important, attirant une nouvelle génération de visiteurs et de passionnés. La muséographie connaît un essor certain et met en valeur l'une des grandes offensives du front de l'Ouest, celle de juillet 1916 dans la Somme. Le Mémorial de Péronne s'inscrit dans cette évolution depuis le début des années 1990 et est devenu l'un des pôles majeurs culturels dans la région.
- 35 Malgré cet essor de la mise en valeur des grands sites de la Première Guerre mondiale, aucun aménagement, même à titre de projet, n'est encore conçu pour développer la lecture du paysage de guerre sur l'ensemble de la ligne de front en Picardie, comme dans les autres régions traversées par la ligne de front. Le canton de Lassigny paraît être un exemple significatif d'un manque d'initiatives dans cette direction. Aucun indice ne renseigne véritablement sur l'étendue de l'espace de guerre pour les visiteurs curieux de ne pas se limiter à la fréquentation des musées locaux. Dans ce contexte déjà peu favorable, d'autres conditions sont réunies pour expliquer l'absence totale de mise en valeur. La première d'entre elles renvoie au théâtre des opérations durant la guerre. D'autres champs de bataille, bien plus importants par le poids des effectifs et des armements engagés, ont suscité un intérêt prioritaire, en l'occurrence ceux de la bataille de la Somme. Le canton de Lassigny fait alors figure de secteur calme et par conséquent n'attire pas l'attention des éventuels visiteurs. La deuxième pourrait venir directement des habitants du canton, ne désirant pas nécessairement transformer leur univers quotidien en un paysage de mémoire et d'identité de la guerre. Il se peut également que l'ignorance même de l'existence de la ligne de front dans leur environnement ne leur permette pas de saisir la spécificité de ce type de paysage. Une dernière raison peut intervenir, tout simplement financière : l'investissement financier comme matériel ne serait pas forcément rentable dans un aménagement ludique et éducatif du paysage de guerre. Les priorités d'aménagement répondent à d'autres besoins ou, dans le cadre culturel de la guerre, restent aujourd'hui limitées à l'aspect historique. L'approche spatiale est reléguée au dernier rang des préoccupations, tant du fait de la difficulté à réunir des acteurs de différents niveaux (communes, conseil général, conseil régional) que de l'effort financier pour un résultat peut-être décevant. Pour ces diverses raisons, la situation actuelle ne fait pas apparaître la notion d'espace de guerre, et encore moins celle de paysage de guerre.

### Une timide mise en valeur

- 36 Le paysage de guerre dans le canton de Lassigny n'attire pas puisque les infrastructures d'information sont quasi-inexistantes. Paradoxalement, pour pouvoir suivre une route des grands sites militaires et obtenir ainsi un aperçu du champ de bataille, il faut se reporter au seul guide touristique consacré au tourisme de la Grande Guerre et publié en

1921<sup>24</sup>. Le guide Michelin du secteur Noyon-Roye-Lassigny offre la particularité de proposer des circuits de découverte des traces de la guerre. Les cartes et photographies panoramiques donnent la possibilité de visualiser et de recomposer une partie de ce paysage dans une dimension spatiale et temporelle. En revanche, aucun guide ne mentionne aujourd'hui les sites de la guerre pour des raisons déjà mentionnées précédemment<sup>25</sup>. Les documents touristiques offerts par l'office du tourisme de la région Picardie renvoient systématiquement à la visite du Mémorial de Péronne et à d'autres musées dont aucun ne se situe d'ailleurs dans le massif de la « Petite Suisse ». Si le conseil régional de la Somme a publié un guide proposant des parcours touristiques « sur les traces de la Grande Guerre », aucune source ne permet de comprendre que la ligne de front s'étend vers le sud et traverse le canton de Lassigny<sup>26</sup>. Outre les déficiences de renseignements dans les guides, les sources d'orientation et d'informations sur l'emplacement des sites militaires dans le canton sont aussi inexistantes. Seul un faible nombre de panneaux précisant la localisation des cimetières allemand (Lassigny) et français (Thiescourt) souligne la présence de la guerre autrefois. Aucun effort n'est effectué pour désigner les sites les plus significatifs de la guerre, comme la Tour de Roland, située à la périphérie nord-ouest de Lassigny, au bord de la route Lassigny-Roye<sup>27</sup>, ou la butte de Plémont dont les installations militaires demeurent inconnues au simple visiteur.

- 37 Dans ce vide d'informations, il existe malgré tout des associations dont les efforts tendent à préserver la mémoire de la guerre dans le canton. La première d'entre elles est la plus ancienne et a pour vocation d'entretenir les monuments et cimetières militaires français sur l'ensemble du territoire national. Le Souvenir français, créé en 1872, comprend aujourd'hui 1 400 comités et 200 000 membres. Sa finalité réside dans la mission de « conserver la mémoire de ceux et celles qui sont morts pour la France, tout au long de son histoire, ou qui l'ont honorée par de belles actions ; veiller et participer à l'entretien de leurs tombes, ainsi que des monuments élevés à leur gloire, tant en France qu'à l'étranger ; transmettre le flambeau du souvenir aux générations successives »<sup>28</sup>. Dans le canton de Lassigny, l'ensemble des monuments liés à la Première Guerre mondiale sont effectivement soigneusement entretenus. L'association participe directement au maintien dans le paysage des dernières traces de la guerre.
- 38 La seconde association a une vocation patrimoniale. Créée en 1996 et siégeant à Noyon, elle est dirigée par des bénévoles passionnés qui s'entourent de spécialistes et d'historiens de la guerre. L'association « Patrimoine de la Grande Guerre » s'inscrit dans une dimension nouvelle et s'appuie sur un concept qui s'inspire des Guides Michelin des champs de bataille de l'après-guerre. La restauration des monuments et le développement d'un « tourisme de mémoire » dans l'Oise constituent ses deux principaux axes d'activités<sup>29</sup>. Elle tend également à protéger les sites de la guerre et à s'assurer le droit exclusif de leur mise en valeur en proposant des conventions à des particuliers ou aux collectivités locales. Les carrières dispersées dans le massif de la « Petite Suisse », telles celles de Mareuil-la-Motte, constituent des sites prioritaires pour entretenir les sculptures des soldats réalisées dans le calcaire. Elle connaît actuellement un succès croissant tant en raison du dynamisme de ses membres fondateurs que grâce à une forte demande locale et régionale pour la découverte de cette forme d'histoire locale. Elle offre, entre autres exemples, la possibilité de suivre sept circuits situés essentiellement dans le canton de Noyon, ouverts à certaines occasions et proposés par les offices de tourisme de Picardie. À ce jour, rien ne permet de dire que la lecture du paysage de guerre s'inscrit au

cœur des activités de cette association. Elle n'en demeure pas moins une structure œuvrant pour la préservation de la mémoire de la guerre, qui peut avoir un impact dans le paysage rural du canton sur le long terme.

## Des possibilités importantes de mise en valeur

39 Grâce aux activités de cette association, le patrimoine de la grande guerre pourrait connaître un succès important, d'autant que les possibilités de mise en valeur ne manquent pas dans le canton de Lassigny. La proximité de l'autoroute Paris-Lille, et celle de Paris, situé à 70 kilomètres environ, apparaissent comme des avantages notables pour élargir la sphère de rayonnement et attirer des visiteurs provenant d'autres régions. La diversité des sites militaires et celle du relief, comprenant le massif original de la « Petite Suisse » au cœur du plateau picard, sont des atouts pour une approche diversifiée du paysage de la Grande Guerre.

40 Les moyens de lecture de cette forme de paysage restent encore à établir. Des circuits pédestres complétés par des tables d'orientation et des panneaux d'informations précis sur le paysage de guerre, et pas seulement sur les faits historiques, permettraient d'offrir une perception à la fois ludique, éducative et attractive. Ils aborderaient différents thèmes du conflit, tant en ce qui concerne la guerre de position que l'importance stratégique du massif de la « Petite Suisse » sur le front. Les éléments de mise en valeur de ce patrimoine paysager apparaissent nombreux mais nécessiteraient, de toute évidence, la mobilisation de plusieurs acteurs (résidents, universitaires, conseils général et régional). La finalité ne réside pas alors dans la mise en valeur systématique de tous les aspects de la guerre dans ce canton. Elle se situe dans la méthode de compréhension du conflit dans sa dimension spatiale. Parce que le paysage de guerre est le dernier élément vivant du conflit, il faut apprendre à en maîtriser la lecture pour compléter la dimension historique et de plus en plus abstraite en raison de la disparition des derniers témoins de cette période. Cette approche se veut précisément concrète et mériterait la mise en place de projets d'aménagement qui valoriseraient sans nul doute un patrimoine quelque peu oublié et ignoré.

41 \* \* \*

42 « Le front est là, cette limite immense, comme une côte » écrivait Daniel Halévy<sup>30</sup>. La présence du front a marqué la mémoire de l'écrivain comme celle de millions d'hommes. Elle a aussi bouleversé un ordre de la nature et des hommes, un paysage, en somme, qu'il soit urbain ou rural. Elle a introduit une forme de chaos dans l'espace, perceptible par les cinq sens, dont les inscriptions sont demeurées dans la plupart des cas jusqu'à nous, plus ou moins discrètement, toujours présentes toutefois pour celui qui veut y prêter attention. La notion nouvelle de paysage de guerre se veut être une autre approche de la Première Guerre mondiale. Elle propose de comprendre les traces de la guerre dans le paysage et les mutations engendrées par la violence dans l'espace. Dans le canton de Lassigny, les quatre années du conflit ont laissé une empreinte indélébile, tant sont encore profondes les séquelles des dévastations, non seulement dans le paysage, mais aussi dans l'identité picarde. Le paysage de guerre devient au final le dernier élément vivant du conflit mondial. Il constitue aujourd'hui un véritable patrimoine collectif qui tarde à être apprécié à sa juste valeur et pourrait, si les moyens étaient réunis, devenir un lieu culturel important dans cette partie rurale de la Picardie.

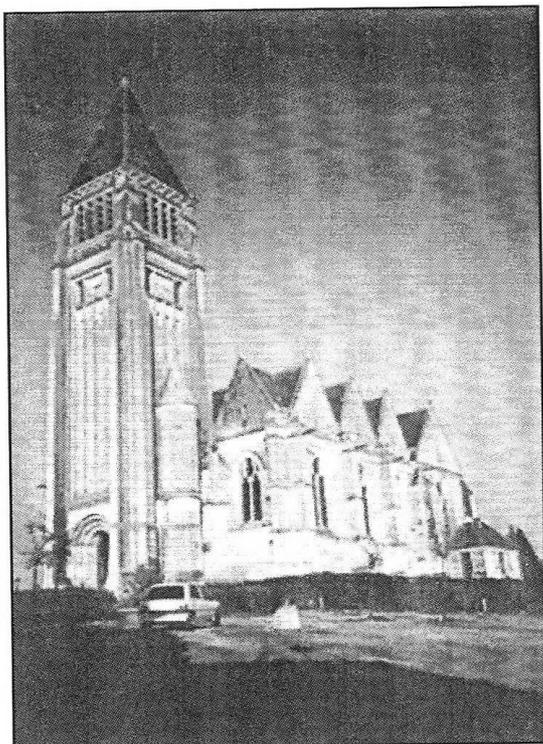
Document 6. Maison de bois à la sortie est de Lassigny datant de l'immédiat après-guerre et destinée à accueillir les premiers réfugiés



Document 7. Monument signalant la présence de l'ancienne première ligne de front française à Canny-sur-Metz



Document 8. Église de Thiescourt reconstruite dans l'Entre-deux-guerres



Document 9. Emplacement des anciennes premières lignes allemandes au sud du village reconstruit de Fresnières



Document 10. Partie nord du château en ruine de Plessis-de-Roye



Document 11. Église de Plessis-de-Roye en partie reconstruite dans l'Entre-deux-guerres



---

## NOTES

1. Daniel HALÉVY, *L'Europe brisée, journal de guerre 1914-1918*, Paris, Édition de Fallois, 1998, 392 p., cité p. 167.
2. Serv. hist. de l'armée de terre (Service historique de l'armée de terre), Rapport du 3<sup>e</sup> bureau de l'État-major de la 77<sup>e</sup> division d'infanterie, 16 avril 1918.
3. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 515, rapport d'un officier du 105<sup>e</sup> régiment d'infanterie, 26<sup>e</sup> division d'infanterie, 13<sup>e</sup> corps d'armée, 25 septembre 1914. Tous les aménagements de défense ne sont pas forcément favorables. Un officier français note que les lignes françaises dans le secteur de Plessis-en-Roye, fin septembre 1914, sont encore trop exposées aux tireurs allemands. « Toute notre ligne de tranchées est dominée par les lignes de tranchées ennemies, ce qui rend la progression très difficile. Les tireurs allemands sont invisibles, il nous est impossible d'ajuster un tir. Leurs fractions sont complètement dissimulées dans l'intérieur du Bois [...] ».
4. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 2156, compte-rendu des événements, rapport du 5 janvier 1917, 120<sup>e</sup> division d'infanterie, État-major.
5. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 2156, État-major de la 120<sup>e</sup> division d'infanterie. Compte-rendu des événements du 14 mars 1917 : « Une patrouille du 86<sup>e</sup> régiment d'infanterie a pénétré ce matin dans un petit poste qu'elle a trouvé inoccupé et abandonné probablement depuis assez longtemps. Un abri a été fouillé. On a retrouvé une pioche, une grenade, des chargeurs et quelques cartes postales anciennes ».
6. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 2156, rapport du quartier général de l'armée, 3<sup>e</sup> armée, État-major, 3<sup>e</sup> bureau, 21 mars 1917.
7. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 2001, compte rendu du 1<sup>er</sup> avril 1918, rapport de l'État-major de la 77<sup>e</sup> DI.
8. Serv. hist. de l'armée de terre, 24 N 2202, rapport de l'État-major, 34<sup>e</sup> corps d'armée, 9 août 1918.
9. Serv. hist. de l'armée de terre, 22 N 2543, compte rendu du 12 août 1918, 2<sup>e</sup> corps de cavalerie, État-major, 2<sup>e</sup> bureau : « L'ennemi semble marquer un temps d'arrêt sur ses anciennes positions de 1914. Il a déclenché dans la journée de violentes contre-attaques sur Le Censeur et le Bois des Loges. [...] Durant la nuit, la circulation a paru assez importante sur toutes les routes autour de Noyon [...] ».
10. Serv. hist. de l'armée de terre, 22 N 1898, ordre particulier d'opération, 34<sup>e</sup> corps d'armée, État-major, 3<sup>e</sup> bureau, 27 août 1918. La manœuvre de ces divisions s'organise d'ouest en est. La 165<sup>e</sup> division d'infanterie (secteurs de Balny et Candor) au nord, la 121<sup>e</sup> division d'infanterie au centre (secteur de Plessis-Cacheleux, Sceauxcourt-Lagny), la 70<sup>e</sup> division d'infanterie au sud : « L'ennemi a commencé son repli devant le front de la 1<sup>ère</sup> armée dont la droite a dépassé la route Crapeaumesnil-Roye ».
11. Ministère des Travaux publics, Statistique générale, *La reconstitution de la France dévastée*, s.l., s.d. (1930 ?).
12. R. MEISSEIL [dir.], *La Picardie dans la Grande guerre, 1914-1918*, Amiens, Association des professeurs d'histoire et de géographie de l'académie d'Amiens, 1986, 250 p.
13. Hugh CLOUT, *After the ruins, Restoring the Countryside of Northern France after the Great War*, Exeter, University of Exeter Press, 1996, 332 p.

14. Julien GRACQ, *Carnets du Grand Chemin*, Paris, Éditions José Corti, 1992, pp. 143-144.
15. Paul VIDAL de LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Éditions La Petite Vermillon, 1994 (1<sup>ère</sup> édition 1903.), 559 p., chap. 1, 2<sup>e</sup> partie.
16. Les matériaux de ces baraquements de bois proviennent généralement des anciens camps militaires de l'armée française et, parfois, de l'armée britannique, mis à la disposition des réfugiés français. Rassemblés pour établir les premières maisons, destinées à être remplacées par de nouvelles habitations, ils permettent d'accueillir les réfugiés dans des quartiers provisoires à la périphérie des villes détruites. Celle de Lassigny témoigne de l'existence de l'aménagement originel de cette première phase de reconstruction effectuée dans l'urgence.
17. Hugh CLOUT, *After the ruins...*, ouv. cité. Dans les dix départements touchés par la guerre, les zones sont classées en trois catégories selon l'importance des destructions : bleue, réservée aux zones des dégâts limités, jaune prévoyant d'importants travaux, rouge pour désigner les dévastations les plus intenses.
18. Philippe BONNET-LABORDERIE, « Les Chauffours », dans R. MEISSEIL [dir.], *La Picardie dans la Grande guerre...*, ouv. cité.
19. Philippe BOULANGER, *Géographie historique de la conscription et des conscrits de 1914 à 1922*, Thèse de doctorat en géographie sous la direction de Jean-Robert Pitte, Université Paris IV-Sorbonne, 1998, 2 volumes, 612 f°.
20. Le document 4 fait référence à l'emplacement de l'une de ces voies en 1928 au nord-ouest de Fresnières.
21. Un ossuaire rassemble 388 corps de soldats inconnus, dont 298 Allemands.
22. Cette nécropole nationale dépend du secrétariat d'État aux anciens combattants pour la partie française.
23. Antoine PROST, « Les monuments aux morts », dans Pierre NORA [dir.], *Les Lieux de mémoire*, Bibliothèque illustrée des histoires, Paris, Éditions Gallimard, 1984, pp. 195-228.
24. *Guides illustrés Michelin des champs de bataille, Noyon-Roye-Lassigny*, Clermont-Ferrand, 1921, 63 p.
25. Le guide de tourisme Michelin sur la Flandres-Artois-Picardie ignore par exemple les lieux de bataille dans le canton. *Guide Michelin, Flandres-Artois-Picardie*, Paris, Pneu Michelin, 1994 (3<sup>e</sup> édition), 220 p.
26. Comité départemental du tourisme de la Somme, *La Somme sur les traces de la Grande guerre*, Amiens, 1998 (3<sup>e</sup> édition), 31 p.
27. Ce promontoire de terre de cinq à six mètres de haut, offrant un panorama dégagé sur plusieurs kilomètres de lignes françaises, a été un obstacle militaire allemand important.
28. *Bulletin du Souvenir français*.
29. En mai 1999, sur le plateau Saint-Claude au sud-ouest du canton, le Souvenir français et l'association Patrimoine de la Grande Guerre ont remis en état deux monuments et une plaque pour rappeler le sacrifice des soldats du 9<sup>e</sup> régiment de cuirassiers qui ont arrêté l'avancée allemande le 9 juin 1918. « Une plaque et deux monuments sortent de l'oubli sur le plateau Saint-Claude », dans *Oise Hebdo*, n° 272, 19 mai 1999.
30. Daniel HALÉVY, *L'Europe brisée...*, ouv. cité.

---

## RÉSUMÉS

Le canton de Lassigny, dans le nord-est du département de l'Oise, se transforme en un vaste champ de bataille de 1914 à 1918. La ligne de front s'y établit. Après le conflit, les inscriptions de la guerre dans le paysage n'ont pas totalement disparu, tant dans les formes de l'habitat que dans la mise en valeur agricole.

### **War landscapes in the district of Lassigny (department of Oise)**

From 1914 to 1918, the district of Lassigny in the north-east of the department of Oise (France) became a large battlefield. After the conflict, the signs of war did not completely disappear in the landscape, as well as in the dwellings or in the cultivation patterns.

## INDEX

**Index chronologique** : XXe siècle

**Index géographique** : Oise